

Série Documents
des Cahiers Litvaniens
www.cahiers-litvaniens.org

MEMOIRES LITVANIENNES
CINQ ANS DE DEPORTATION
EN SIBERIE
(1941-1946)

ALDONA GRAUŽINYTĖ
(*Matulevičienė*)

et de

DANUTĖ GRAUŽINYTĖ
(*Toropova*)

Textes recueillis en 2001
Annexe aux mémoires de Yves RECHNER
("Histoire de la Famille")

Avec la collaboration de
Yves Rechner
Leonidas Toropovas
Edita Matulevičiūtė-Jahn
Daina, Micheline et Alain Rechner
Simonas Stancikas

Première édition
VILNIUS - PARIS
Mai 2002

PREFACE

Les quelques pages qui vont suivre sont le fruit des liens qui se sont noués en 1977-8 entre deux familles : la mienne, Alain Rechner, ancien Lecteur de français à l'Université de Vilnius, et celle d'Edita Matulevičiūtė, qui devint mon épouse, et le fut jusqu'en 1992.

Malgré notre séparation, l'amitié entre les deux familles n'a cessé depuis 1978, faite d'une kyrielle de lettres échangées, de voyages croisés, d'expériences partagées, entre "les Rechner" d'un côté, et, de l'autre, nos "parents lituaniens" : Aldona, Sergejus, Danutė, Ivan, Nidas, Rita, Kotryna, Mindaugas, Lavas, Margarita, retrouvés régulièrement à Vilnius, Kupiškis, Lelunai, Užušėlai, Paris, Colombes, Suresnes, Saint-Vincent-les-Forts ("le Lautaret"), Vaison-la-Romaine, Vienne, Tunis et Rabat, bientôt peut-être Pékin.

Ma famille actuelle est donc, en grande partie, franco-lituanienne : nous parlons lituanien dès qu'une occasion se présente, avons toujours été fidèles à la communauté lituanienne de France, avons représenté à l'étranger, officieusement, la Lituanie lorsqu'elle ne l'était pas (au Maroc surtout, en créant "Lietuvu Namai", la "Maison de Lituanie") ; parlons et chantons en lituanien aussi souvent que cela nous est possible .

Nos parents lituaniens viennent souvent nous rendre visite en France, certains étant devenus "plus français de cœur et de culture que nombre de français", travaillant, étudiant, résidant dans notre pays, se passionnant pour notre langue.

Pour nous tous, la Lituanie représente un très riche patrimoine sentimental. Nous avons reçu de ce pays, de ses paysages, de sa langue et de sa culture, des Lituaniens que nous avons connus, fréquentés, aimés, une force morale et une chaleur humaine exceptionnelles.

De 1978 à 1991, j'ai vécu, de près ou de loin, mais toujours avec intensité, les dernières phases de la période soviétique. L'indépendance de la Lituanie retrouvée nous a remplis de joie.

Ceci, pourtant, ne nous empêche pas de regarder le passé en face : certains Lituaniens ont, pendant la guerre, été tragiquement aux côtés du nazisme, acceptant comme un "moindre mal" l'extermination des 220.000 juifs

; d'autres, pendant un demi-siècle, sont restés au côté du système soviétique, complices de petites ou grandes tragédies individuelles. La majorité cependant a subi les occupations sans y prendre part. Certains ont fait preuve d'un grand courage, d'autres beaucoup moins. Ce trait, ils le partagent avec toutes les nations en difficulté : nous savons, en France, que très peu de Français ont eu l'audace de Résister en 1940-44 (surtout de 1940 à 1943).

La Lituanie, de par sa situation géographique, sa petitesse de territoire et de population, s'est trouvée dans des situations où, abandonnée provisoirement par ses alliés (dont la France) ou par les grands pays (les Etats-Unis), soucieux de leurs propres intérêts et peu désireux de risquer une confrontation mondiale, elle n'eut d'autre solution que d'attendre, patiemment et courageusement, l'inversion du cours de son Histoire.

Notre famille lituanienne, comme souvent notre famille française, est un exemple de courage. C'est pour cette raison que mon père, Yves Rechner, né en 1923, a décidé d'écrire une Histoire de sa famille en y joignant cette annexe lituanienne. Entrepris en 1992, "L'Histoire de la Famille Rechner" est, à ce jour, un document de 440 pages de récits, biographies, réflexion philosophique, destiné à un usage familial, non à la publication.

Il est le récit d'une trame complexe, où, au travers des générations, se côtoient, à partir de racines juives et en suivant ses destins individuels : pour la Géographie, Russie puis France du côté de mon père ; France, province de Franche-Comté luthérienne, colonies d'Indochine, du côté de ma mère ; pour l'Histoire, Empire des Tsars, choix de la France, de sa République et de sa laïcité, Première et Seconde Guerre Mondiale, France d'avant et après-guerre, IVe puis Ve République de 1958 à nos jours.

La rencontre avec la Lituanie, née de mon arrivée à Vilnius en septembre 1977, est donc plus que le fruit d'un hasard : elle vient du goût des voyages et de la multiculturalité qui a marqué mon enfance.

Il en est né deux enfants, Daina et Simon(as), d'Edita - mère lituanienne (mais dont un ancêtre nommé De Bourget serait arrivé en Lituanie avec les armées de Napoléon, aurait déserté et se serait lituanisé sous le nom de Lukosavicius) ; d'Alain - père français ayant de plus vécu dans une dizaine de pays d'Europe, d'Afrique et d'Asie depuis 1975. Cette diversité est pour eux une garantie d'ouverture et de richesse et doit les aider à réussir leur existence.

Je remercie ici Aldona GRAUŽINYTĖ, devenue MATULEVIČIENĖ, et Danutė GRAUŽINYTĖ, devenue TOROPOVA (exemple très rare d'une Lituanienne ayant, pendant la déportation en Sibérie, épousé un prisonnier russe avec qui elle vécut ensuite plus de 50 ans), dont le lecteur suivra les passionnant récits, pour la leçon de courage qu'elles nous ont donnée en traversant, dans leur enfance, de terribles évènements et en restant si ouvertes, si actives, si généreuses, si modestes.

Puissent ces exemples servir à nos enfants de modèle et de référence dans leur vie actuelle et future !

Pensant aussi aux amis de la Lituanie d'aujourd'hui et de demain, aux jeunes franco-litaniens qui vivent désormais en France, aux jeunes Français qui découvrent nombreux ce pays, il m'a semblé souhaitable de ne pas confiner ces documents à un seul usage familial. Pour cette raison, les "Cahiers Litaniens" édités par Alsace-Lituanie ont été sollicités pour publier ce récit, sur internet et en langue française, et l'ont accepté. Qu'ils en soient profondément remerciés.

C'est aussi notre devoir et notre honneur que de retransmettre à tous l'Histoire de peuples petits de taille et mal connus, mais riches par leur culture et l'extrême beauté de la nature, et de rester fidèles à nos amitiés profondes héritées du passé.

Je souhaite au lecteur de ces pages, d'où qu'il vienne, une passionnante découverte de ces récits difficiles mais extraordinaires de notre histoire familiale...

ALAIN RECHNER
Suresnes et Vilnius, 28 avril 2002

INTRODUCTION

Les deux documents qui vont suivre ont été écrits au départ pour devenir des annexes à l'Histoire de la famille RECHNER, et plus particulièrement à un Addendum sur l'utopie communiste.

Le premier récit a été rédigé par Aldona Matulevičienė, grand-mère maternelle de Daina et Simon Rechner et saisi par Simas Stancikas; le second a été écrit par Danutė Toropova, sœur d'Aldona et tante de Daina et Simon, et revu par son fils Leonidas (Nidas) Toropovas en 2001.

Ces documents ont été ensuite traduits en français par Edita Matulevičiūtė-Jahn et Daina Rechner (Edita, fille d'Aldona et nièce de Danutė, est la mère de Daina et Simon, première épouse d'Alain Rechner). Simas, en Lituanie, et Alain Rechner en France ont assuré la frappe et la relecture des deux textes, avec l'aide d' Yves et Micheline Rechner, ses parents, et de Nidas pour les dernières corrections.

Aldona et Danutė :

Aldona et Danutė Graužinytė (nom de jeunes filles) sont toutes deux de nationalité lituanienne. Comme on le sait, de la fin du XVIIIe siècle jusqu'en 1919, la Lituanie, ancienne partie du Royaume de Pologne, fut annexée à l'Empire Russe des Tsars. Après la Première Guerre mondiale, la Lituanie devint un état indépendant, mais sur un territoire plus petit qu'actuellement, car la ville de Vilnius (Wilno, Vilna) et ses environs furent alors rattachés à la Pologne. La capitale en était Kaunas.

Tout changea avec la Seconde Guerre Mondiale. Le pacte secret germano-soviétique conclu en août 1939 entre Hitler et Staline laissa de fait la Lituanie dans l'influence soviétique. Après le partage de la Pologne, à partir de septembre-octobre 1939, la Lituanie reste théoriquement indépendante (le territoire de Vilnius lui étant rendu) mais est occupée par 20000 soldats soviétiques et un pacte d'assistance lui est imposé.

En juin 1940, tout change à nouveau. A partir du 15 juin, les troupes soviétiques entrent dans la capitale Kaunas, un gouvernement pro-soviétique est proclamé, et le 21 juillet 1940 la Lituanie devient une République de l'Union Soviétique (cette annexion ne sera jamais reconnue de jure par la France).

Le récit d'Aldona commence en fait en 1931, celui de Danutė débute par la date qui devait marquer un tournant dans leur vie et dans celle de leur famille : leur arrestation le 14 juin 1941 et leur déportation en Sibérie, qui ne devait se terminer qu'avec leur retour en 1946 pour la première, en 1947 pour la seconde.

La famille Graužinis est une famille aisée, de petite noblesse lituanienne (le père, Klemensas, né en 1890, mort accidentellement en 1939, était "baron" et député à la Seimas, le Parlement lituanien). Les parents habitaient une belle demeure à Kaunas, la

capitale d'alors, possédaient une assez grande propriété agricole et des terres à Kurkliai, près de Anykščai, à 80 km au nord de Vilnius. Danuté, qui a 20 ans en 1941, se souvient avec nostalgie des bals de la bonne société lituanienne auxquels elle était invitée dans sa jeunesse (et de celui qui se préparait pour célébrer son baccalauréat fin juin 1941). Aldona, qui n'avait que dix ans en 1941, a le souvenir de ses poupées et embellit la splendeur de ce passé familial.

En mai - juin 1941, alors que les Russes perçoivent bien l'hostilité de la majorité des lituaniens à leur égard, de par leur origine sociale "bourgeoise" et noble, la famille Graužinis était suspecte au pouvoir soviétique. La dictature de l'URSS, dirigée alors par Staline, était sans aucune pitié à l'égard de toutes les personnes suspectes : elles devront être exécutées ou déportées.

La mère, Bronė Graužinienė, les trois filles Danuté, Rita, Aldona, et le fils Kazimieras (diminutif : Kaziukas) Graužinis furent donc arrêtés le 14 juin 1941, soit 8 jours avant l'attaque de l'Allemagne d'Hitler sur l'URSS (21-22 juin 1941) ; déportés en Sibérie, ils sont séparés les uns des autres, la maman et Danuté dans un camp près de Krasnoïarsk, Kazimieras -Kaziukas- dans un camp pour hommes (où il mourut), les deux filles Aldona et Rita envoyées quelques mois plus tard dans un orphelinat, afin qu'elles soient totalement coupées de leur milieu et éventuellement adoptées par des familles communistes.

Aldona et Danuté font ci-après le récit de leur déportation. Les conditions de vie ont été très pénibles, du fait de climat et du milieu naturel hostile de la Sibérie. De plus, après l'invasion de l'URSS par les armées allemandes en juin 1941, toute la population a alors connu des conditions très dures, et les déportés de Sibérie une vie encore plus pénible.

Durant ce temps, la Lituanie fut occupée par l'armée nazie. Au total, on estime qu'environ 300 000 personnes, dont 220 000 israéliques périrent pendant cette terrible période (*cf note ci dessous). En 1943-1944, l'Armée Rouge parvint à repousser l'adversaire. En juillet 1944, la Lituanie est de nouveau occupée par les Soviétiques, 80.000 lituaniens s'enfuirent en Allemagne puis à l'étranger. Le pouvoir soviétique se réinstalle, sous la férule de Staline (et en Lituanie, de Souslov, chef du Parti).

Ainsi (peut-être avec une "chance" paradoxale) Aldona et Danuté Graužinyte ont-elles passé toute cette période en dehors de leur pays. Lorsqu'elles le retrouvent en 1946-7, c'est un pays bouleversé par la guerre qu'elles découvrent. Elles vivront plus de 45 ans dans l'ex-URSS. En effet, la Lituanie ne retrouve son indépendance qu'en 1992.

Concernant la rencontre de Danutė et d'Ivan Toropov

Presque toute la famille, grâce à ses capacités de survie et également à l'aide d'un jeune russe, Ivan Toropov (1909-1994) lui-même prisonnier en Sibérie, réussira à revenir en Lituanie en 1946 et 1947. Danutė, on le verra, a rencontré son futur mari en 1942, en Sibérie. Ivan était également déporté. Jeune journaliste russe, issu d'une famille aisée de l'Oural, il avait écrit vers 1937-8 un article critique qui déplut au pouvoir stalinien, parce qu'il émettait des doutes sur la version officielle de l'assassinat de Kirov, commis en 1934 par "des ennemis du peuple" (et probablement ordonné par Staline).

Ivan aurait dû être exécuté ou déporté très durement comme prisonnier politique. Cependant, le père d'Ivan, ancien marchand qui avait conservé une partie de sa fortune, réussit à faire substituer au dossier d'accusé politique d'Ivan un dossier de "droit commun", en fait un dossier de faux-monnayeur, qui valut à Ivan Toropov des conditions de vie moins pénibles en Sibérie.

Ivan fit beaucoup pour l'équipe des lituaniennes et pour Danutė, qu'il aima, dont il eut deux enfants, Margarita (Rita) et Leonidas (Nidas). Après avoir épousé Danutė, il s'installa en Lituanie où il vécut jusqu'à sa mort en 1994. En Lituanie, bien que non membre du Parti Communiste, il sut se rendre indispensable, car il avait une intelligence technique et une culture remarquables. Devenu photographe, il réalisait les portraits des personnalités, des officiels, des artistes, des familles, des publicités pour les exportations lituaniennes etc...

Beaucoup plus tard, un jour, le KGB le convoqua. Toute la famille était très inquiète. En fait, on lui demanda d'examiner des billets avec l'œil d'un connaisseur, ex faux-monnayeur, qu'il n'avait jamais été. Ivan s'appliqua à jouer le jeu devant le KGB, faisant semblant d'être expert, donnant son avis. Il ne fut pas inquiété, retrouva sa famille et son travail.

Aldona Matulevičienė réside de nos jours à Kupiškis, et Danutė Toropova à Vilnius (Lituanie). Elles ont respectivement 71 et 82 ans.

Ces mémoires d' Aldona et de Danutė constituent deux témoignages - rares en langue française - sur cette période, écrits dans un but strictement familial mais qui peuvent aussi se révéler utiles aux historiens de notre temps.

Yves RECHNER
Le Lautaret, Alpes de Provence, février 2002

Note des rédacteurs : l'orthographe lituanienne a été volontairement conservée dans le texte. Les dates, qui ne figuraient que rarement dans les récits, ont été ajoutées comme des repères (avec un point d'interrogation pour les dates incertaines).

* NOTE SUR LES VICTIMES DE LA PERIODE 1941-1951 en Lituanie

Les chiffres sont difficiles à établir, car il faut tenir compte et de la période, et de la manière de comptabiliser des pertes humaines qui sont de toute façon effroyables.

Voici les estimations qui peuvent être données selon les sources officielles récentes consultées (dans le livre « La Lituanie, Faits et Chiffres, Edition Akreta », Comité de l'Europe auprès du Gouvernement de la République Lituanienne, 2000, p 101). Ces chiffres ont été confirmés en mars 2002 par M. Yves Plasseraud, Professeur d'Université, spécialiste de l'Histoire de la Lituanie contemporaine.

PERTES HUMAINES EN LITUANIE AU MILIEU DU XX^e SIECLE	
1941(six premiers mois)	Exode des Allemands de Lituanie (50 000 personnes) ; premières déportations en masse en Union Soviétique (23 000 personnes)
1941-1944	Génocide des Juifs de Lituanie par les Nazis (1) (220 000 personnes)
1943-1944	10 000 personnes emmenées en travaux forcés en Allemagne ; 60 000 personnes fuirent en Occident (2)
1945	140 000 habitants du district de Klaipeda émigrent vers l'Ouest (3)
1945-1946	200 000 polonais rapatriés en Pologne
1945-1953	Déportation en masse pour la Sibérie et autres régions orientales de l'URSS (250 000 personnes)
1941-1951	Près de 25 000 combattants de la résistance (4) et 10 000 activistes et partisans du régime soviétique tués (5)

Pendant cette période, la Lituanie perdit presque 30% de sa population

Notes complémentaires :

(1) et leurs collaborateurs

(2) lors de la retraite allemande

(3) la ville de Klaipeda était "Memel", ville en partie "allemande de Lituanie"

(4) nationalistes lituaniens anti-soviétiques

(5) soit 35 000 victimes estimées de la "guerre civile" entre habitants de la Lituanie. Il est difficile d'estimer le nombre exact des combattants lituaniens morts aux côtés de l'Armée Rouge.

MEMOIRES D'ALDONA GRAUŽINYTĖ-MATULEVIČIENĖ

(née en mars 1931)

Rédigées en août 2001.

Traduites par sa fille Edita Matulevičiūtė-Jahn et sa petite-fille Daina Rechner
Révision par Alain Rechner

1) Je suis née le **21 mars 1931**. Quelques temps avant ma naissance, on raconte que ma mère, alors enceinte de moi, trouva ma tante évanouie dans un sauna. Ma mère vola au secours de sa sœur mais la porte d'entrée du sauna était fermée de l'intérieur, et, comme elle ne parvenait pas à l'ouvrir, elle frappa d'un grand coup avec sa main dans la petite fenêtre vitrée de la cabane. L'air frais rentrant dans le sauna, ma tante est ainsi revenue à elle; mais, en sortant du sauna, elle trouva à son tour ma mère sans conscience allongée dans un bain de sang. C'est ainsi que je suis née.

2) On a dit que j'étais une enfant maigrichonne et fragile. Mes parents étaient donc pressés de me baptiser. Tante Martina était persuadée qu'elle me tenait pour la dernière fois dans ses bras, et que j'allais mourir. Mais non !

Jusqu'à cinq ans, j'eus une enfance heureuse, mais alors arriva un malheur. Mes parents étaient partis en excursion à Klaipėda et à Palanga, laissant leurs enfants à la maison sous la surveillance d'autres jeunes plus âgés que moi. J'étais vraiment "casse-cou", ce qui causa la catastrophe : quand notre domestique apporta et posa sur la table la soupière remplie de bouillon, je montai sur une chaise rapidement et, à travers la longueur de la table, j'essayai d'attraper la soupière : la chaise bascula sur le côté et moi, ne voulant lâcher prise, je roulai sous la table : la soupière se cassa, le bouillon brûlant se renversa sur moi. Je criai alors de peur et de douleur ! Tous accoururent dans la salle à manger. Ma grande sœur Danutė, qui avait quinze ans, et la domestique m'amènèrent à l'entrée où se trouvait un bidon d'eau froide. On m'y trempa.

Quand on me déshabilla, les vêtements collaient à la peau, et je vis le sang envahir ma poitrine et mon petit ventre. Alors je perdis connaissance. La peau se détachait de mon corps, je dormis trois jours. A mon chevet, parents et médecins se relayaient. Tous les jours, on m'enduisait d'huile et on croyait que j'allais mourir. Mais non !

Les mois passèrent. La première fois qu'on me sortit dehors, j'arrivais à peine à marcher. J'étais vêtue d'une robe très légère et bien large, pour que mes habits ne frottent pas la plaie qui devait cicatriser. Voilà encore une chance qui me fut donnée de vivre.

Quand j'étais à l'école primaire, j'aimais beaucoup jouer "à chien et chat", à "trap-trap" et courir vite. Encore une fois, je faillis y laisser ma vie : la tête en avant, je me suis cognée de toutes mes forces contre la tête d'une autre de mes petites camarades. Une demi-heure plus tard, j'étais dans la salle des professeurs, et je m'évanouis après avoir dégringolé deux étages dans l'escalier.

Un jour, j'ai décidé de me couper les cheveux toute seule. Après avoir constaté le résultat de mon entreprise, je me suis cachée derrière l'armoire. On me chercha toute la matinée. Je me souviens aussi qu'à Noël, je me suis glissée sous le sapin pour attraper mes cadeaux : mes cheveux se sont enflammés. A propos de ces derniers, je n'aimais pas du tout les laver, de longues discussions avec ma nourrice Mariona étaient nécessaires pour que j'obéisse...

J'ai longtemps bu le lait au biberon. Encore aujourd'hui, je me souviens de l'agréable odeur de la sucette en caoutchouc. J'avais peut-être cinq ans lorsqu' arriva chez nous notre cousin Lionka (Leonardas). Il me taquinait beaucoup avec cette histoire de sucette. J'avais alors caché le biberon dans le tiroir à chaussettes. L'affaire fut ainsi vite classée.

Je me souviens très clairement de toute mon enfance, lorsque Papa était encore vivant. Il m'aimait beaucoup, peut-être parce que j'étais la plus jeune et que je lui ressemblais fort. De temps en temps, nous allions ensemble à l'opéra et au ballet dans le théâtre de Kaunas. Nous étions tous deux dans la loge principale, cela me plaisait beaucoup. Papa aimait aussi chanter.

3) Malheureusement, ces instants de bonheur furent courts.

En 1939, j'avais 8 ans, lorsque survint un très grand malheur. Par temps de pluie et d'orage, mon père s'était dépêché d'aller ranger les foins dans les champs. Une demi-heure plus tard, mon frère Kaziukas alla le chercher dehors. Il retrouva Papa mort, allongé sans vie sur la colline de Palanga. Il s'était réfugié sous un grand sapin sur lequel la foudre était tombé, et avait été foudroyé.

Maman restait seule avec quatre enfants. Les plus âgés, ma sœur Danutė et mon frère Kaziukas, étudiaient à Kaunas. Rita et moi restions souvent avec Maman. Je ne me souviens plus précisément à quel moment "ça a commencé", mais les soucis sont arrivés. Les adultes murmuraient que quelqu'un avait fui pour se cacher quelque part. Des tanks commencèrent à arriver à Lazutkos. Nous, les enfants, allions à leur rencontre. Je me souviens de la route pleine de trous et de poussière, et de l'odeur puante des tanks. Nous, les enfants, ne comprenions pas grand chose à tout cela, mais voyions bien que Maman et notre entourage étaient très préoccupés.

4) **Le 14 juin 1941**, très tôt le matin, nous entendîmes dans la cour le rugissement d'une voiture et quelques instants plus tard, on frappa à la porte. "Otkroïte", "Ouvrez" (en russe). Maman, effrayée, ouvrit la porte. Dans la chambre à coucher sont entrés quelques soldats en uniforme, un d'eux cria : "Sobiraïsia", "Préparez-vous". Maman fondit en larmes, nous aussi. Maman ne savait pas où nous partions, ni ce qu'il fallait emmener. Ne sachant pas ce que l'on avait le droit de prendre, j'ai commencé à emballer mes poupées. Maman m'a expliqué que notre "déménagement" était strictement réglementé : il fallut laisser les jouets aux enfants des domestiques. Elle insista pour que toute la famille parte en même temps. Nous avons ainsi fixé rendez-vous à Jonava où Danutė et Kaziukas sont venus nous rejoindre de Kaunas.

Je ne me souviens pas combien nous fûmes à nous retrouver à Jonava. On nous enferma dans des wagons à bestiaux. Autour de nous résonnaient pleurs et lamentations. Dans le wagon nous dormions entassés sur des planches de bois, serrés en rang les uns contre les autres. Dans un coin, un trou sur le plancher servait de toilettes. Une femme monta une toile qui entourait ce trou. Une fois par jour, le train s'arrêtait ; les portes s'ouvraient et on nous balançait quelques paquets de pain noir et des seaux d'eau. On nous traînait "comme un chat dans un sac" (comme un sac de pommes de terre).

Je me souviens d'une nuit terrible où nous fûmes sous les bombardements. Je ne sais pas en quel lieu cela pouvait être. La guerre commençait. À travers la petite fenêtre du wagon on voyait la lumière blanche des projecteurs poursuivre les avions dans le ciel. Autour de nous, tout le monde priait à voix haute, pleurait, et le train roulait toujours et toujours...

Le plus terrible arriva lorsque les gens commencèrent à mourir. Dans notre wagon, il y avait une vieille grand-mère juive, "Murchik" ; elle n'a pas survécu très longtemps. Allongée dans un coin sous une couverture, lorsque le train s'est arrêté, les soldats l'ont emportée.

5) Plus tard, les cris et les douleurs ont recommencé, lorsque les hommes ont été emmenés. On les enfermait dans un camp à part. C'est ainsi que nous fûmes séparés de notre frère Kaziukas. Nous ne l'avons jamais revu. Près d'un an plus tard, nous apprîmes qu'il était mort d'une inflammation du cerveau, d'une méningite.

(Juillet 1941) Après un bon mois de voyage, nous sommes arrivées à la gare de Rechioty, en pleine taïga. Pendant trois ou quatre mois, nous sommes restées auprès de notre Maman. Mais déjà quelques jours après, la direction du camp l'envoya dans la taïga pour couper du bois. Nous appréhendions chaque jour le moment terrible où on nous séparerait de notre mère, mais nous avons fêté ce Noël (**1941**) ensemble. Je me souviens d'une maîtresse, Mišelina Glemžaitė, qui fabriqua avec du fil des jouets de toute sorte pour

décorer le sapin. Elle enfilait des morceaux de pain noir qu'elle mettait en boules pour en faire un chapelet. Les femmes échangeaient des bijoux, des petites croix en or, des montres, contre des miches de pain.

Notre mère avait rapporté un seau de graisse, ce qui nous aida à survivre. Dans le camp, il y avait des chinoises. Elles savaient bien coudre, et nous ont broché des papillons sur nos bérets.

J'ai oublié presque tout ce qui constituait la vie des femmes dans notre baraque. J'avais alors dix ans. On les voyait revenir le visage et les mains gonflés par le travail. Leur corps et leur sang étaient dévorés par les mouches voraces (mochkès) de la Taïga. Les moins résistantes mouraient. Les femmes racontaient que les hommes du camp, eux aussi, tombaient comme des mouches.

6) Juste après le Nouvel An (**janvier 1942**), la journée la plus terrible est arrivée. Les enfants allaient être séparés de leur mère. Je ne me souviens plus combien d'enfants nous étions, mais mes oreilles se souviennent encore des cris des enfants et de leurs mères. Les enfants furent séparés en petits groupes : les uns dans des orphelinats pour nouveau-nés et très jeunes enfants, les autres, dont nous, dans des "maisons pour enfants". Rita (-Irena) et moi fûmes arrachées des bras de Maman. En nous saluant, celle-cinous demanda de ne pas oublier nos noms, nos prénoms et notre père.

On nous embarqua dans une camionnette avec d'autres enfants, on nous plaça tout près des grilles en nous couvrant de couvertures. Nous avons roulé environ 800 kilomètres. Je ne me souviens plus ni comment, ni quand nous sommes arrivés à l'orphelinat. C'était terrible de ne connaître personne à part ma sœur Rita : tout autour de nous, on parlait russe et nous ne comprenions rien.

7) Ainsi commença notre nouvelle vie à l'orphelinat de Semionov. Avec nous se trouvait un autre garçon lituanien, Vytas Skadauskas, mais un an plus tard il fut emmené avec ma sœur Rita pour travailler dans une école technique de chemins de fer, et je restai toute seule.

En quelques mois j'appris le russe. Bien sûr, lorsque cinq ans plus tard (**en 1946**) ma sœur Danuté vint me rechercher, j'avais du mal à parler lituanien. A la place de dire "lampa dega" (la lampe est allumée), je disais "lampageda" ("c'est dommage pour la lampe").

Mon adresse était Camp de Krasnoïarsk, quartier Uralskij, village de Semionova. L'orphelinat était à 21 kilomètres du centre du quartier. Il y avait des bâtisses en bois toutes de même hauteur dans lesquelles habitaient des enfants de peuples différents. Je me souviens de quelques noms : Hilda Pendikijainen et Jusma Aima (2 finlandaises), Galia Smislova (une russe),

Maria Korcik (une kalmouke), et Dina Schpekovskaya (une polonaise). Cette dernière était très jolie, mais il lui manquait une jambe ; elle marchait avec des béquilles et jouait de la guitare. Souvent elle chantait avec une des finlandaises.

Nos éducatrices étaient Marija Ivanovna Gorshkova et Darija Grigorievna (qui portait une tresse). Marija Ivanovna était grande, brune, avec un visage osseux et avait perdu un œil. Notre chambre était de l'autre côté d'un chemin. Il y avait une grande pièce avec une entrée, au centre un four et une grande cheminée, autour d'elle 30 lits.

8) Les premiers jours je ne pensais qu'à Maman. Je me souvenais où elle vivait, de la baraque à lits à deux étages sur lequel je dormais auprès d'elle.

Le matin nous allions suivre du regard les soldats habillés de manteaux de fourrure qui partaient au-delà de la grille d'entrée du territoire. Nous restions plantées au milieu de la cour guettant le camion noir qui emmenait les femmes au travail. Chacun cherchait du regard sa mère, sa sœur... Notre territoire était entouré d'un mur en bois. Au-dessus, il y avait du fil barbelé et en-dessous de petites guérites qui abritaient les gardiens. Souvent, on voyait passer les trains qui entraient et sortaient de la taïga. Ils emmenaient les hommes au travail ; ces derniers étaient assis les uns contre les autres sur des plates-formes à ciel ouvert, même par grande tempête.

La plupart d'entre eux, nous racontaient les femmes, n'en revenaient pas vivants et mouraient de faim et de froid. Les femmes survivaient plus longtemps, elles avaient des réserves de nourriture et échangeaient leurs quelques richesses contre du pain.

Sur le territoire circulaient aussi des femmes "shalmanes", des "femmes-bandits". Elles n'acceptaient pas de travailler et allaient à l'écart, elles se battaient et s'entredéchiraient constamment. Maman nous avait répété qu'il fallait s'en éloigner. Nous les observions à travers de la barrière ; quand elles nous apercevaient, on s'enfuyait...

9) Le premier hiver (1942-1943) à l'orphelinat fut très froid. Les mains et les pieds de ma sœur Rita étaient gelés, les doigts étaient rouges et enflés comme des fruits rouges trop murs.

J'avais trois ans de moins qu'elle, mais je devais m'occuper de Rita, qui n'était pas indépendante et pleurait tout le temps. Ayant peur de mourir de faim et de froid, j'essayais d'imaginer quelque chose. J'étais constamment affamée. Je ne me souviens plus de ce qu'on nous donnait à manger mais, trois fois par jour, nous allions à la cantine. Là, on nous distribuait un petit bout de pain noir que l'on pouvait rapporter chez nous et manger plus tard pour calmer notre faim. Mais il arrivait qu'à la sortie les garçons nous attrapent et nous prennent

notre pain. Je commençais aussi à errer autour des poubelles et des trous de compost. J'y ramassais des épluchures de pommes de terre, des os, et ramenaient ce "trésor" au fond de mes poches. J'enfilais les épluchures sur des bâtons et les faisais cuire, c'était délicieux. L'os grillé sentait très bon, surtout quand je le léchais...

Les filles les plus âgées et celles qui habitaient ici depuis longtemps savaient où étaient les réserves de grains. La nuit, nous nous y rendions avec des sacs d'oreillers pour y ramasser les grains attrapés à travers les fissures de la réserve.

10) Mais une épidémie arriva. Au milieu de l'hiver, j'allais à l'hôpital. On m'y emmena avec d'autres enfants sur une charrette. Je ne me souviens plus combien de temps ni de quoi j'ai vraiment été malade. Je me souviens seulement que je me promenais entre les lits des malades, que je les aidais et que je recevais parfois des restes de nourriture, du pain, du sucre, de la soupe. Je cachais le pain sous l'oreiller, pour le faire sécher, et le gardais pour les jours difficiles. Je suis restée à l'hôpital un peu plus d'un mois. J'avais chaud, j'étais rassasiée.

Un jour on m'appela dans le cabinet médical. Je ne me souviens plus trop comment cela se passa, ni comment je me fis comprendre, mais deux personnes, un homme et une femme, voulaient m'adopter. Ils me demandèrent de réfléchir, me racontèrent qu'ils avaient leur maison, leurs vaches, qu'ils vivaient bien. Mais je me souviens des paroles de ma mère : "n'oublie pas ton nom". Je ne pouvais changer de nom ! Une semaine plus tard, les "futurs parents" m'apportèrent une grande bouteille de lait et une brioche russe, "kalatch", alors je leur expliquai que j'avais une mère et que je ne voulais pas quitter la maison des enfants.

11) Quelques jours plus tard, je suis rentrée "chez moi", j'ai rapporté un petit sac de provisions séchées. Quelle joie pour Rita et pour moi !

Nous avons commencé à aller à l'école. Il fallait marcher 20 minutes. Pour tous les enfants, il n'y avait que 8 ou 10 paires de bottes de feutre. Les éducatrices accompagnaient un groupe à l'école, elles récupéraient nos bottes pour les mettre à d'autres enfants, et pour revenir de l'école, c'était la même procédure.

La plupart des enfants de l'école étaient des enfants de kolkhoziens, on les surnommait les enfants de l'orphelinat ("diedomovtsy"), ce nous comprenions comme "petits mendiants", "mines affamées". Ces enfants venaient les poches remplies de grains grillés qu'ils n'arrêtaient pas de grignoter. Quant à moi j'attendais qu'un grain tombe sous le banc pour, tout doucement, l'attirer vers moi avec le pied, puis le ramasser. On se le partageait avec Rita en mordant chacune un bout. Je pense toujours à cela avec une grande émotion.

C'est ainsi que passa le premier hiver à l'orphelinat. Au printemps (1943), ce fut plus facile. L'herbe, les feuilles, commencèrent à verdier. Nous goûtions des pignons de pommes de pin, mais les meilleurs étaient les pignes de mélèzes. Dans les environs poussaient aussi des fraises des bois. Bien sûr, elles étaient encore vertes, mais nous les cueillions cependant. La forêt n'était pas tout près, nous y allions avec courage. Là-bas, c'était "royal", tant les champignons y étaient abondants, nous les mangions tout crus, en particulier les bolets des pins ("kazlėkai").

12) A l'automne (1943), Rita fut inscrite et emmenée à la ville, dans une école professionnelle et technique. Je restais toute seule. Après six mois, nous reçûmes une lettre de Maman, écrite en russe. L'éducatrice nous la lut, mais nous ne la comprîmes qu'en partie. Peu après nous lui répondîmes.

Par Maman et Danuté nous apprîmes aussi la mort de notre frère Kaziukas. Son travail au camp n'avait pas été trop difficile, parce qu'il n'était pas encore majeur. Il n'avait que 17 ans, et n'avait donc pas été envoyé dans la taïga. Des gens l'avaient aidé, et il reçut un travail dans les cuisines. Cependant, il travaillait en plein courant d'air, prit froid et tomba malade d'une inflammation du cerveau (méningite ?). Personne ne sait où le malheureux fut enterré.

Quelques temps plus tard (probablement au printemps 1945), Maman nous écrit que Danuté s'était mariée et qu'elle avait été libérée, après la naissance d'une "seconde Rita", pour aller vivre chez la sœur de son mari à Sverdlovsk. Maman était très travailleuse, rapide. Elle fut envoyée pour servir dans une fabrique de conserves, où elle devait saler les choux, faire des conserves à l'ail et avec d'autres légumes.

Le troisième hiver (1943-1944) était arrivé, les barrières et les vitres crépitaient sous le froid vigoureux. En allant nous coucher, nous rangions nos bottes de feutre près du poêle afin qu'elles sèchent (quand il faisait humide, on chaussait par dessus, comme en Lituanie, des "kaliochi" de caoutchouc). Quand il fallait sortir pour faire ses besoins, nous y allions pieds nus dans la neige. Accroupis, nous apercevions non loin de nous des yeux de loup qui brillaient dans le noir, et nous courions à la maison en hurlant de peur. Mes pieds restaient encore gelés longtemps après que je ne les airéchauffés sous la couverture pour m'endormir.

13) Les enfants qui se comportaient bien et qui étudiaient bien étaient choisis pour travailler à la cuisine. Il fallait travailler avec un bon petit couteau bien coupant. Pour en avoir, nous allions fouiller dans les décharges afin de récupérer des bouts de métal rouillés que l'on frottait longuement avec un caillou pour leur donner la forme d'un couteau bien tranchant. A la cuisine, deux à trois enfants devaient éplucher cinq à six seaux de pommes de terre. Celles-ci étaient souvent gelées ; elles étaient molles, noires mais très

sucrées. Je m'en gavais et ramenais les pelures au fond de ma poche. La soupe de ces patates était mauvaise, liquide et noire. Il fallait aussinettoyer les grosses casseroles, les tables, jusqu'à ce qu'elles deviennent blanches, nettoyer le sol, ranger les tables de cantine et les bancs.

Nous mangions dans des bols en métal avec des cuillères en aluminium, et parfois sans rien. Encore aujourd'hui, le bruit du frottement de la vaisselle de métal ou les grincements d'un train me rappellent ces mauvais souvenirs. A cette époque pourtant, chacun rêvait de travailler à la cuisine...

Le soir, en allant se coucher, les filles chantaient souvent : des chants pour leur maman, sur la tristesse ou pleins de nostalgie du pays. J'ai ainsi commencé à participer à ces activités musicales. J'appris à danser le "kazatchok", la "tchitchotka", la "sobatchka", à chanter les "tchestouschki". Nos spectacles évoquaient les thèmes du travail (j'y étais par exemple blanchisseuse), l'hommage à "Papa Staline", nous montions aussi des pyramides vivantes.

Notre maison d'enfants était "jumelée" avec celle des soldats qui venaient chez nous participer à ces petits concerts. Un jeune soldat, Iouri Slonov, voulut s'occuper de moi. Il m'écrivait des lettres et se faisait passer pour mon frère. Quand l'éducatrice m'appela pour m'annoncer la venue de mon "frère", je fus persuadée que c'était Kaziukas, et je pleurais de joie. Je courus jusqu'à lui, mais voyant que c'était "un autre frère", je fus très déçue. Il m'écrivit de nombreuses lettres, mais, six mois plus tard, il avait disparu. Probablement était - il mort au combat...

14) L'hiver suivant (1944-1945), la chance a montré le bout de son nez. Une nouvelle directrice vint travailler dans notre maison. J'ai oublié son nom, mais pas son gentil visage. Elle avait une cinquantaine d'années, des cheveux marron et bouclés, une voix cassée. Elle décida de choisir une enfant travailleuse et appliquée pour s'occuper de son appartement, ranger, lui apporter de la nourriture etc...L'éducatrice lui conseilla de me prendre.

Ce fut le début d'une nouvelle vie. Tout d'abord, j'étais habillée. De plus, la maison d'enfants reçut un envoi des Etats-Unis. Je reçus donc de beaux vêtements, que l'on m'avait laissé choisir à la cave. Je me jetai sur le tas d'habits, choisis une jupe longue en cloche et de velours noir, une chemise en soie à manches longues, vieux-rose avec des pois bleu- myrtille, blancs et noirs et séparés de rayures. J'avais l'impression d'être très joliment habillée. Pour compléter cette tenue, je reçus une "fourrure brune de jeune poulain" venant aussi d'Amérique, sans oublier des nouvelles bottes en feutre noir et, sur la tête, semble-t-il, une belle écharpe.

J'habitais là où je travaillais, dans le bureau de la Directrice. Au centre de la pièce se trouvait un poêle à feu, qu'il fallait allumer et nourrir de bois très souvent, la pièce fraîchissant très vite. Bien difficile de même d'aller tirer au

puits l'énorme seau d'eau. Mais le plus éprouvant était certainement de trouver et ramener le bois de chauffage. Je prenais une grande hache, une corde, et partais ainsi par bois et par champs, où gisaient de vieux débris de barrières de bois qui entouraient les diverses usines du camp.

Le début de l'hiver arrivé, nous traînions les bois jusqu'au hangar, les coupions pour ainsi chauffer la chambre des enfants. En plein hiver ne restaient plus que des bouts de troncs gelés dont il fallait faire des bûches en les coupant en morceaux. Chaque jour j'étais épuisée, portant sur mes épaules les morceaux de troncs, les planches que je brûlais dans les poêles des chambres. Mais j'avais enfin chaud...

15) Trois fois par jour, j'allais porter à la Directrice son repas. En reconnaissance, je recevais à mon tour le reste du bouillon. J'ai oublié pendant combien de temps j'ai vécu chez elle : un an, un an et demi ? Lorsqu'elle fut repartie, je revins vivre de nouveau avec les autres filles. Désormais je me sentais comme "leur chef".

Nous reçûmes d'Amérique de belles couvertures grises et des draps blancs. Elles furent remises aux enfants les plus sages soit à la Fête de la Révolution d'Octobre, soit pour le Premier Mai. J'étais parmi les heureuses élues. Une ou deux fois, je reçus même de l'argent de Lituanie - environ 40 roubles - envoyés par un jeune prêtre ami de Maman, K. Mykolas. Ne pouvant cependant rien acheter, je les ai prêtés alors à une de nos éducatrices, Darja Grigariévna.

Une fois, mes dents me faisaient tellement mal que j'ai dû parcourir à pied vingt kilomètres pour aller chez le dentiste. Après avoir marché en tout quarante deux kilomètres, je suis revenue à la maison, et ne pouvais même plus enjamber le banc à la cantine tellement les pieds me faisaient mal. Je tombai comme une pierre dans mon lit, et ne pus marcher pendant plus de deux jours au moins.

Je me souviens avoir eu aussi des ganglions et la dysenterie. Je saignais, mais personne ne me soigna. Un jour, je marchai pieds-nus sur un tesson de bouteille qui me rentra dans le pied. On m'emmena au centre de soins, où un médecin me tortura la plante du pied pour en extraire le morceau de verre. Longtemps, j'eus mal et je boitais.

16) Les filles appréciaient les activités manuelles. Elles déroulaient la laine des vieilles chaussettes pour tricoter au crochet collerettes et bérêts. L'été et l'automne, nous allions récupérer dans les champs d'orge et de blé les épis de la moisson restés à terre. Nous prenions des allumettes pour brûler l'ivraie et les restes de foin, et un grand feu jaillissait, sur lequel nous faisons griller des grains croustillants et délicieux, nous constituant des "stocks" d'un kilo !

Mais il était parfois dangereux de revenir à la maison, car les garçons nous attendaient pour nous voler nos grains. Que faire, sinon les cacher dans nos bustiers, les serrer contre notre taille, pour ramener en courant notre trésor à la maison ? Après une semaine, nous grignotons les grains au fond du lit, comme des petites souris. Parfois pourtant, cachés sous nos oreillers, ils disparaissaient, mystérieusement volés, pour notre grande malchance.

Du fait des poux, nos cheveux étaient coupés à ras, nos draps et nos oreillers allaient à la cave pour être désinfectés. Apparemment, il y avait des poux surtout chez les enfants venant de la campagne, que l'on appelait "têtes-à-poux" ou « cul-terreux », mot à mot « shivaya derevintchina » (« pâles demeurés »). A leur tour, ils nous surnommaient "golodnaia tchaika", "les mouettes affamées", en russe.

A la fin de la guerre (1945), la nourriture vint à s'améliorer, et de grandes fêtes furent organisées : Fête de la Révolution d'Octobre de 1917, Fête du Travail Premier Mai, lors desquelles furent distribuées des biscuits, et même...des mandarines ! Mais notre plus grand rêve, c'était de revoir notre Maman, notre famille et de manger du pain jusqu'à en être rassasiées).

17) 1946. Un matin, l'éducatrice m'appelle pour m'annoncer que ma sœur Danuté venait me chercher. J'accours très vite, n'en croyant pas mes yeux. Je revoyais Danuté après cinq ans et demi de séparation. Elle avait tellement changé ! Avec une grande tresse, plus longue qu'autrefois semble-t-il. Quelle joie !

J'avais du mal à parler lituanien. Nous sommes allées toutes deux au bureau nous occuper des formalités de départ. La Directrice écrivit un mot à mon éducatrice Daria Grigariévna : "Chvatit spat, nado diengi atdavati!". "Suffit de dormir, il faut rendre les sous !". L'éducatrice me rendit l'argent, me donna deux portions journalières de nourriture, et nous quittâmes l'orphelinat. J'y avais survécu cette période, cinq années (1941-1946), mais j'étais vivante...!

18) 1946-1947 : de Sibérie en Lituanie...

Je reçus des lettres de mes amies : une finnoise, Jusma Aina, une autre, Tona Kortachovo. Elles étudiaient à l'Institut pédagogique de Konks, pour devenir institutrices. Petit à petit, les lettres se faisant plus rares, nous perdîmes le contact.

Comment nous sommes rentrées en Lituanie à Riechioty, je ne m'en souviens plus.

Maman et Danuté habitaient alors hors du camp, mais elles ne pouvaient partir, n'ayant pas de passeports. Chaque jour, j'allais avec Maman dans la taïga. Il fallait y ramasser dix-huit kilos de "tcheremsha", une sorte d'ail

sauvage. Cette plante pleine de vitamines était donnée aux prisonniers de la taïga. Dans la forêt sibérienne, il fallait avancer comme dans la jungle entre les arbres morts et les branches. On entendait d'étranges bruits d'oiseaux et d'animaux, et nous avions très peur. Nous ramassions les herbes et les plantes dans des sacs que l'on rapportait sur le dos à la maison, c'était bien lourd. Les "mochkes", moustiques de la taïga, nous piquaient. Pour se protéger, nous portions des chapeaux en toile avec un voile fin devant le visage, ce qui nous donnait la très désagréable sensation d'étouffer. Nous habitions dans une maison vieille et abîmée. Dans une partie de celle-ci vivait un Juif nommé Nadelfein. Nous entendions au travers des murs ses prières. Le samedi soir il appelait ma mère : "Madame Graužiniénė, venez éteindre ma bougie" : le jour du Sabbat, il ne pouvait travailler...

A l'automne (1946), nous reçûmes de l'état quinze ares de terre (150 m²), que nous avons retourné pour y planter des pommes de terre. Maman se demandait surtout comment rentrer en Lituanie. Elle apprit que des gens venus de Lituanie venaient récupérer des enfants de Sibirie. Au début du mois d'octobre, arriva en effet un certain Budrevičius, qui venait chercher son neveu. Ma mère lui demanda s'il pouvait nous prendre avec lui. J'ignore combien cela put coûter, mais cet homme nous prit et nous ramena en Lituanie avec d'autres enfants.

Le voyage fut difficile. Nous passâmes par Tomsk, Omsk, nous traversâmes l'Ob en bateau et sans billets. Dans les trains, nous traînions par terre comme des chiens dans des wagons à bétail. Nous nourrissions les poux, il faisait froid et cela nous prit un mois entier.

Kaunas ! Nous voici enfin à la gare ! en Lituanie... Le ciel d'octobre était clair, des avions volaient, cela me rappelait la guerre. Notre accompagnateur partit de son côté, pour rentrer chez lui, "rue des fleurs" (Gėlių Ratas), nous laissant seules.

Nous décidons alors de retrouver par nous-mêmes notre maison. Cet homme, de toute façon, nous ne l'aimions pas, il nous avait maltraitées. Sans presque rien sur le dos, nous nous dépêchons à la maison. Tout nous semblait beau. Nous avons trouvé la rue Žemaičių (rue de Samogitie). Nous courûmes jusqu'au N° 104. Nous avons sonné à la porte de la cour : Helena, la sœur de ma mère, nous ouvre la porte. Merci à elle de nous avoir gardé notre maison pendant toute cette période de guerre. Elle nous salua aimablement, les larmes aux yeux, puis elle nous lava, frottant bien nos cheveux d'essence contre les poux...

Ainsi commença une nouvelle vie. Nous étions enfin revenues chez nous, en Lituanie...

Užušilis (Oujouchilis - Lituanie), été 2001.

MEMOIRES DE DANUTÉ GRAUŽINYTE-TOROPOVA

Née en janvier 1921

Récit fait à son fils Leonidas Toropov en août 2001.

Traduit par sa nièce Edita Matulevičiūtė-Jahn et sa petite-nièce Daina Rechner

Révision par Alain Rechner

1) Nous sommes en **1941, le 13 juin**, dans la ville de Kaunas, alors capitale de la Lituanie. J'ai 20 ans, c'est le jour de la Saint Antoine, "Šventas Antanas", fêtée par tous les Antanas du pays. Mon oncle, le frère de ma mère, s'appelle précisément Antanas, et de ce fait, moi et les miens sommes allés lui souhaiter une bonne fête.

Antanas était officier de l'armée lituanienne. Vers 23 heures, un subordonné lui apporte une dépêche : la déportation va commencer. Les invités s'éparpillent et nous rentrons précipitamment à la maison. En traversant la ville, nous ressentons une atmosphère inhabituelle : les rues sont vides, des camions sillonnent la cité.

A la maison, cette lourde atmosphère ne nous quitte pas, et nous allons nous coucher.

Vers six heures du matin, quelqu'un frappe à la porte. Par la fenêtre, un camion, des soldats. Nous ouvrons la porte. Les soldats nous ordonnent, à mon frère Kaziukas et à moi, de nous préparer pour un voyage. Ils nous expliquent que nous serons transportés à Jonava, dans le centre de la Lituanie, où se trouvent déjà notre mère et nos sœurs, et nous conseillent de prendre un peu de nourriture ainsi que des vêtements chauds.

Un des soldats fait signe à mon frère de s'enfuir par le jardin derrière la maison. Mais celui-ci répond qu'il est le seul homme de la famille et qu'il se sent responsable de nous toutes, de sa mère, de ses sœurs. Il ne partira pas. Il a dix-sept ans. Quant à moi, à 20 ans, à cette époque de l'année, je préparais la grande soirée prévue pour fêter l'obtention de mon baccalauréat. Aussi, en plus de mon manteau chaud, j'emporte mes chaussures vernies, et quelques robes habillées.

Nous faisons nos adieux à notre tante, qui ne part pas, sans croire à de futures retrouvailles à notre famille. Cependant, nous n'avons pas été trompées, puisqu'à Jonava, nous retrouvons notre mère. Je ne me souviens pas du temps passé là-bas, ni du trajet vers Naujoji Vilna (la banlieue de Vilnius, dénommée "Nouvelle Vilna", où des wagons à bétail constituaient le train). On nous pousse dans un des wagons remplis en un rien de temps par les enfants, les vieux, les malades. A travers les barreaux d'une petite fenêtre, nous réalisons que de plus en plus de monde monte dans le train. Les gens

crient, s'interpellent, pleurent, gémissent, dans une atmosphère horrible, pendant que nous surveillent les soldats, plusieurs jours, en attendant que le convoi ne se mette en route.

Dans le wagon, l'air est chaud et étouffant. On nous distribue très peu d'eau, mais nous recevons à manger du hareng. Un trou dans le plancher sert de toilettes. Dans les virages, le train semble très long. Au bout d'une semaine, nous nous arrêtons à Kharkov, en Ukraine. La ville baigne dans l'obscurité, nous comprenons que la guerre a commencé. C'était le **22 juin (1941)**. Cette nouvelle nous rend euphorique, car, sans savoir par qui, nous avons l'espoir d'être sauvés.

2) Personne ne sait où nous sommes transportés. Des rumeurs courent : nous serons noyés dans la Volga, lâchés dans la taïga. Mais le train avance toujours...

Le 21 juillet (**1941**) est un jour chaud et ensoleillé. Le train s'arrête, la porte s'ouvre, on nous ordonne de sortir. Nous sommes étonnés de découvrir des gens portant des voiles ou des visages badigeonnés de résine noire : plus tard, nous apprîmes qu'il s'agissait de se protéger des moustiques : nous sommes en Sibérie, dans le district de Krasnoïarsk.

Face à nous, un territoire clôturé, des tours de miradors avec des soldats, de longues baraques : nous sommes dans un camp. De notre train, seul reste un wagon. Les autres wagons, personne ne sait ce qu'ils sont devenus : peut-être avaient-ils été décrochés dans d'autres camps.

Le portail du camp s'ouvre. Nous sommes conduits dans un bâtiment pour y être fouillés, nos affaires sont confisquées.

Une baraque, c'est une longue bâtisse d'une pièce, remplie de lits à deux étages. La distance entre deux lits est de cinquante centimètres. Au milieu de la baraque, un tonneau de métal fait office de poêle. Partout, des millions de petites bêtes, des punaises. Une des baraques est entourée d'une clôture plus haute que les autres, c'est là qu'on nous installe. C'est un isolatoire, nous sommes peut-être trente ou cinquante, quelques vieilles dames, une dizaine d'enfants de tous âges et d'autres en âge de travailler. Le seul homme du groupe est mon frère.

On nous apporte la nourriture dans des seaux à travers une petite porte. Après la période de quarantaine, nous recevons des vêtements neufs de couleur blanche et des chaussures dont les semelles sont fabriquées avec des restes de pneumatiques. Nous sommes conduites dans la zone commune des prisonniers, constituées en équipes, et commençons à travailler.

3) Une "Troïka" arrive. Ce sont les membres d'un tribunal. Ils sont trois. Avant de répondre aux questions, nous sommes, chacune à tour de rôle, incarcérées pendant vingt-quatre heures. On nous interroge en russe, mais les accusateurs sont des lettons.

On m'a interrogée, la sentence est de trois ans de camp pour "vagabondage" ! Quant à ma mère, elle devra purger cinq ans. Toutes les autres femmes, surtout les institutrices, sont condamnées à vingt-cinq ans. On avait du mal à croire au sérieux de ce jugement, et nous en plaisantions, convaincues que nous étions d'être bientôt délivrées par les Américains (je ne sais pourquoi, nous attendions les Américains et non les Allemands). Un mois plus tard, la même Troïka modifia mon verdict et, tout comme ma mère, je devins une personne "antisociale", donc condamnée à cinq ans de camp...

4) Le travail

Le matin, on nous range par deux et nous partons "hors zone", surveillées par un soldat qui nous fouille et nous annonce les règles de conduite : " un pas à gauche ou à droite hors du rang, je tire".

Nous partons au travail. Il faut effectuer une quantité définie de tâches pour obtenir sa ration de nourriture. Si le travail est incomplet, la ration est diminuée. Souvent, nous devons retourner la terre ; même si l'on travaillait jusqu'à la tombée de la nuit, on arrivait rarement à achever le travail et donc à recevoir la quantité de nourriture entière. Nos mains gonflées nous faisaient mal, en rentrant, tout le monde pleurait ; parfois, cependant, un soldat plus humain nous reconduisait au camp plus tôt.

5) la nourriture

Pour le repas de midi on nous donne une louche de soupe claire, une miche de pain et parfois un bout de poisson salé ; le soir, une louche de kacha (bouillie de blé entier) que l'estomac digère mal. Des "chinois rationnels", nombreux dans notre camp, repêchaient les graines dans les WC, les rinçaient, les mangeaient... Nous échangeions en cachette nos effets personnels contre de la nourriture. Mes chaussures vernies à hauts talons me rapportèrent 60 "païka" de pain (une païka équivalait à une portion journalière de 500 grammes), tout cela à une condition : l'acheteur ne "réglait" qu'une païka par jour. Ainsi, pendant plusieurs mois de suite, notre maigre repas fut amélioré.

6) Un jour (**1942?**), un soldat rentre dans notre baraque et demande à mon frère de prendre ses affaires (qui étaient réduites à un petit sac). Personne ne nous expliqua ce départ. Nous avons longtemps regardé, ma mère et moi, les rails sur lesquels notre seul homme protecteur s'éloignait, accompagné d'un

soldat armé. Ce fut un gros choc pour toute notre équipe, et surtout pour ma mère et moi.

7) Dans notre camp il y avait 300 à 400 femmes de tous âges, toutes professions et nationalités mélangées. Parmi elles, des "récidivistes" enfermées pour des crimes très graves. Selon l'argot local, elles étaient "shalmanes", refusaient d'aller au travail malgré les menaces des soldats et, hystériques, elles se mutilaient pour rester en paix.

A l'intérieur du camp, les soldats n'avaient pas le droit d'utiliser les armes. Seul un garde "de l'extérieur" pouvait tirer. Mais avec eux, la résistance de ces femmes devenait inutile. Les "récidivistes" passaient beaucoup de temps à jouer aux cartes. Parfois, elles pariaient la vie d'une prisonnière : celle qui perdait devait tuer "sa proie"...

8) Notre équipe était appréciée, réputée travailleuse et honnête. Les vieilles dames de notre baraque n'étaient pas obligées de travailler, elles restaient à s'occuper des enfants. A l'automne (**1942**), pour récompense, on nous envoya travailler dans un camp voisin, celui des "hommes invalides" (Iagpunkt 10, camp N° 10). C'était un camp plus grand que le nôtre, où il y avait de grands hangars de légumes, des ateliers de menuiserie et de peinture. Nous travaillions dans un hangar de légumes, ce qui s'est avéré être un endroit très utile. Les chaussures ou les poches de notre veste servaient de cachette pour ramener de la nourriture aux vieilles et aux enfants. Il fallait tout bien cacher, car nous étions fouillées le soir à notre retour du camp : la fouille quotidienne était de rigueur pour toute entrée et sortie du camp.

Cet automne (**1942? 1943?**), notre travail consistait à trier des pommes de terre. Nous les mettions dans de grosses caisses qui étaient transportées dans un autre hangar. L'homme qui portait les caisses s'appelait Ivan. Celles qui se débrouillaient en russe bavardaient avec lui. Parfois il m'adressait la parole, mais je ne comprenais rien. Passant devant moi, il s'arrêtait et m'adressait un sourire. Les autres femmes me taquinaient et appelaient Ivan "mon soupirant". Quelques jours plus tard, je reçus un petit mot. J'avais du mal à le déchiffrer, mais pas question de demander de l'aide à qui que ce soit. Je me suis renseignée sur la manière d'écrire la lettre A en russe ainsi que sur le reste de l'alphabet.

Je pus ainsi déchiffrer le message. Le style était clair, les phrases courtes. C'était une proposition pour m'apprendre le russe. Une telle "université" m'a immédiatement plu. Assez rapidement, j'ai commencé à répondre aux lettres d'Ivan. Parfois, on arrivait à bavarder. Pendant que je remplissais la caisse de pommes de terre, Ivan me chantait des airs d'opéra de Tchaïkovski, me récitait des poèmes d'Essenine, Blok ou Maïakovski, que je ne comprenais pas.

Il me parlait de ses études de journalisme, de son arrestation, de sa vie pénible dans les mines de charbon à Norilsk, où il avait passé deux ans avant d'arriver dans le camp des hommes invalides. En fait, il avait été condamné à être fusillé, mais sa sentence avait été convertie en peine de dix ans de camp. Cette faveur, il la devait à son père, un influent marchand de Moscou, qui lui avait acheté un "faux dossier de faux-monnayeur"...Ivan avait une très bonne culture générale, il connaissait parfaitement l'Histoire, et m'ensorcelait avec ses récits sur la vie des Tsars.

9) Un jour (**janvier 1942**), rentrant à la maison, nous avons trouvé les vieilles dames en pleurs. Les enfants (mes sœurs, Aldona et Rita-Irena) n'étaient plus là, les soldats les avaient emmenées sans donner aucune explication. Le lendemain, à cause de tant de larmes versées, nous ne parvînmes plus à travailler. Ivan voulut savoir la cause de tant de chagrin. Quand je lui expliquai mon désarroi, il sortit de sa poche une lettre qui annonçait la mort de son père. Le vieil homme, à Moscou, avait lu dans le journal que son fils avait été exécuté, et son cœur avait lâché.

Dans de telles circonstances, notre amitié se transforma très vite en amour. L'espoir de jadis, lui, s'était transformé en peur : pourvu que les Américains ne nous libèrent pas ! Je me sentais alors heureuse et protégée.

Le froid de l'automne (**1942 et 1943**) entraîna la mort de nombreuses personnes. Nous n'arrivions plus à creuser les tombes, la terre était gelée. Au printemps, la fonte des neiges rendait les cadavres, qu'il fallait ré-enterrer.

10) Un autre travail d'hiver consistait à couper les arbres dans la taïga et à charger le bois sur les plates-formes d'un train. Tôt le matin, nous partions dans la forêt sur les plates-formes vides. Le chemin de fer passait devant le camp des hommes. Ivan savait sur quel wagon j'étais, et me balançait un sac de pommes de terres chaudes aux lardons. Il avait été promu chef des ateliers de confection de chaussures en peau de porc. Un de ses subordonnés, un certain Zaicev, devait gratter les peaux pour en retirer les déchets de gras. Je ne sais comment il se débrouillait pour que l'odeur de lardons grillés n'envahissent tout le camp, mais un tel mets dans la taïga, c'était un régal inimaginable...

11) Ainsi l'hiver (**1942-1943 et 1943-1944**) passa. Grâce à un Russe déporté, Ivan Toropov, aucune femme de notre équipe ne mourut. Au printemps tout le monde allait aux champs. Moi et quelques lituanienes furent envoyées dans une atelier de menuiserie. Nous travaillions avec Ivan, à côté de la même machine, à fabriquer des planches et des semelles de bois pour les chaussures. L'été, j'ai fauché le foin. Il y avait beaucoup de baies des bois, des fraises, des framboises, des cassis, ainsi que des fleurs de couleurs criardes n'ayant aucune odeur.

Pourtant je n'ai pas fauché beaucoup, car je reçus l'ordre de revenir travailler aux ateliers. Ivan avait de bonnes relations avec les chefs des camps, pas avec le chef de son camp, un certain Duda, tzigane illettré, mais avec le chef des camps de toute la région de Krasnoïarsk.

(1944) Tout en travaillant, je commençais à me préparer à devenir maman. J'étais calme et heureuse, Ivan rayonnait de bonheur. Toutes les autres étaient horrifiées. Cependant une prisonnière médecin de Saint Petersburg me promit son aide : elle s'appelait Marija Arkadevna.

Les jours passaient. Les jeunes soldats qui nous accompagnaient au travail nous traitaient de "fascistes". Pour la moindre infraction, il y avait une punition : il fallait s'asseoir sur un tronc d'arbre afin que les "machkara" (moucheron) puissent se faire un festin de nous. Un jour, les soldats les plus jeunes furent envoyés au front et remplacés par des hommes âgés qui nous permettaient de ramasser des baies et de griller les pommes de terre dans la braise. Nous les mangions ensemble, et leur principal souci était que le chef de camp ne remarque pas ces écarts.

(Août 1944) Il me restait un mois avant l'accouchement. Marija Arkadjevna s'était arrangée pour qu'on ne m'amène plus dans les champs. Mes rendez-vous avec Ivan prirent fin. Ivan avait un ami allemand, un certain Steyer, dont j'ai oublié le prénom. Bien que prisonnier, comme agronome, il pouvait se promener dans tous les camps de la région sans gardes. Il était notre postier. Un soir, nous avons entendu un chant d'hommes en lituanien. Nous étions très émues de réaliser la présence de Lituaniens à proximité. L'agronome nous raconta qu'à quelques kilomètres se trouvait un camp de prisonniers lituaniens : c'était là qu'avait été amené mon frère et qu'il était mort, le premier hiver **(1941-2)**, d'une inflammation des poumons. Nous toutes étions accablées, ma mère en particulier, ne sachant où étaient ses deux filles les plus jeunes. Ce n'est que quatre ans plus tard que nous apprîmes que les enfants avaient été répartis dans des orphelinats, et mes sœurs séparées dans deux orphelinats différents.

12) Tôt le matin, le 6 **septembre 1944**, je ne me sentis pas bien. Je quittai la baraque pour aller voir le docteur Marija Arkadevna, qui me calma et m'ordonna d'attendre que l'équipe parte au travail. Le calme revenu, je pris mon oreiller et vins à l'hôpital. Sur mon passage, je rencontrai l'agronome Steyer, avec qui j'échangeai quelques mots. Marija Arkadevna m'envoya à "l'hôpital" au lit. L'atmosphère y était horrible : d'étroits lits en métal, un semblant de matelas et l'odeur épouvantable d'un produit chimique pour combattre les punaises. La pièce manquait d'air, le plancher était pourri, la pénombre y régnait.

Le médecin prenait soin de moi autant que possible. Avant que l'équipe ne revienne du travail, à dix-neuf heures, ma fille Rita était née. Quelques heures plus tard, on m'apporta un énorme bouquet de fleurs : Ivan était allé en cachette dans le jardin du commandant Duda pour y prendre toutes les fleurs, qui furent livrées par l'agronome Steyer. Le soir, personne ne vint me voir, le moral n'était pas très bon, mais je restais calme, car, en de telles circonstances, il était normal que personne ne vienne me rendre visite. Le lendemain, quelques femmes de notre équipe sont venues frapper à la chambre, mais il leur était interdit d'entrer. Le soir, ma mère vint, avec une assiette pleine de blinis.

Petit à petit, notre équipe adopta mon enfant. Ainsi, pendant un mois, nous nous réjouissions du bébé. Mais les chefs du camp décidèrent que le bébé était une personne libre, et qu'il n'avait rien à faire parmi les condamnés. On m'expliqua que pas loin se trouvait un jardin d'enfants et que ma petite Rita y serait installée...

Comme je la nourrissais, j'avais un "garde spécial" qui toutes les trois heures m'accompagnait au jardin d'enfants, et on ne m'obligeait plus à travailler. Je reçus aussi une portion améliorée de nourriture. Après avoir nourri mon bébé, je sortais dehors et j'essayais de passer un maximum de temps dans la forêt en plein air avec l'enfant. Le soldat en avait vite assez de m'attendre et m'ordonnait de revenir au camp. Une heure plus tard, nous étions en route pour le jardin d'enfants. L'hiver, le soldat était complètement gelé et mécontent. Je lui expliquais que l'air pur était bien pour le bébé et n'en fis qu'à ma tête...

Quand Rita eut six mois (**printemps 1945**), une nouvelle loi sortit stipulant que les mères ayant des enfants en bas-âge devaient être libérées avant la fin de la peine. J'eus peur car je ne connaissais pas assez le russe pour trouver du travail. Ivan décida pour nous : nous allions partir à Sverdlovsk, chez sa sœur Margarita. Il lui écrivit une lettre, et elle répondit qu'elle serait heureuse de s'occuper de nous.

C'est le chef du hangar, Abakumento, qui m'aida à préparer le voyage. Il nous donna de la nourriture, une lettre de recommandation pour le chef des chemins de fer, et une bouteille d'huile, pour "donner plus d'importance" à la lettre et la rendre plus efficace !

Abakumenko me recommanda à un jeune homme pour me faire monter dans le wagon. Nous voyagions avec des soldats partant au front, il n'y avait pas d'autre train. Il nous fallut trois jours pour pouvoir monter dans le train, tellement il y avait de monde. Mon wagon était surveillé par un officier très strict qui me fit immédiatement m'installer. Remarquant mon angoisse, il mit toutes mes affaires à mes pieds, puis m'ordonna d'aller me promener, prit mon bébé et me promit de veiller sur lui. Je ne pouvais que lui obéir...

Je ne me souviens plus combien de temps le voyage a duré. Mais nous sommes arrivées un soir, très tard. L'officier m'aida à descendre du wagon, il me salua. Margarita devait venir nous chercher à la gare de Sverdlovsk, mais le quai était désespérément vide. Puis une femme arriva, jeta un coup d'œil sur moi et repartit. Plus tard, un homme "douteux" se présenta comme porteur et se proposa pour m'accompagner, mais ne voulut pas prendre de taxi. Il me dit que la maison n'était pas loin et qu'on pouvait s'y rendre en autobus. Je le suivis avec le bébé sur les bras, complètement affolée. L'homme, d'un pas décidé, monta d'un bus à l'autre et, enfin, me montra l'adresse indiquée.

Je sonnai et la femme que j'avais vue sur le quai m'ouvrit la porte. Elle me dit qu'elle était étonnée de ma tenue correcte, et qu'elle m'imaginait, femme rentrant d'un camp, fatiguée et en haillons.

(Été 1945) Une nouvelle vie commença pour moi. J'étais bien acceptée. Quand je suis arrivée au bureau de la milice pour me faire enregistrer et avoir le permis de résidence ("propiska"), j'appris que je n'avais pas le droit de vivre à Sverdlovsk. Sans trop réfléchir, la sœur d'Ivan a décidé d'abandonner son travail et de déménager avec moi dans un endroit où j'aurais le droit de résider et de travailler, c'est à dire à 200 kilomètres d'une ville. Un ami de Margarita dirigeait alors une usine qui avait un domaine destiné à cultiver des produits alimentaires pour les travailleurs de l'usine ; il proposa à Margarita de s'en occuper. Bien qu'elle ne comprenne rien de rien à l'agriculture, il n'y n'avait pas d'autre possibilité que d'accepter, ce que nous fîmes.

Après avoir rangé notre maigre fortune dans un camion, nous sommes parties et avons traversé d'immenses forêts par des routes étroites. Le temps nous semblait long. Enfin, nous sommes arrivées dans une clairière avec quelques maisons. Le chef du domaine, que Margarita allait remplacer, nous a montré deux maisons vides au choix : nous avons choisi celle qui était la plus grande et en bon état.

A peine le camion arrivé, nous fûmes assaillies par des nuages de gros moustiques, et eûmes à peine le temps de rentrer dans la maison. Nous nous sommes installées dans celle-ci sans trop de problèmes. Mais le soir, au coucher, nous étions attaquées par des millions de punaises. Affolées, nous cherchions le moyen de protéger le bébé de ces affreux co-locataires. Nous avons mis les quatre pieds du landau du bébé dans des récipients remplis d'eau ; mais les punaises tombaient aussi du plafond, il fallut couvrir le berceau de gaze.

14) Le lendemain, nous découvrièmes notre domaine. L'endroit s'appelait "Jelanka". Il y avait des pâturages, un potager, des bêtes. Les employés étaient des adolescents âgés de treize à seize ans. Les adultes étaient au front. Je ne me souviens pas avoir vu des femmes. Il y avait également un vieillard, berger de formation. On le nommait "le spécialiste" : il était le seul à

pouvoir protéger le troupeau des loups. Il les chassait par des mouvements et des cris. Malgré ses talents cependant, plusieurs brebis avaient été emportées.

Toutes deux, avec Margarita, nous nous creusions la tête pour savoir comment nous allions réussir à mettre au travail ces enfants mal habillés et affamés. Nous les avons d'abord tous réunis, et ils étaient contents de se voir ainsi consultés. L'hiver approchait, il fallait d'urgence trouver de quoi se couvrir et s'habiller. Nous avons décidé de voler le foin d'un kolkhoze voisin et de le vendre au marché. Avec l'argent ainsi obtenu, Margarita acheta des vêtements. Nos jeunes employés travaillaient d'arrache-pied.

(Automne 1945) Un jour où ma petite Rita jouait dans la pelouse, une truie accompagnée de ses petits sortit de son logis. Rita était très curieuse, elle se mit debout et partit voir la truie : c'est ainsi qu'elle commença à marcher. Un autre jour, le directeur de l'usine de Sverdlovsk vint nous voir. Il nous amena de la farine, un bidon de 20 litres de vodka, des céréales et surtout un fusil, car la nuit les loups s'approchaient de la maison. Désormais, nos garçons montaient la garde à tour de rôle et étaient ravis de faire le coup de fusil.

La température descendait. Nous avons compris que passer l'hiver dans cette grande maison avec un bébé était impossible. Margarita me loua une petite pièce dans le village voisin de Krasnobalotka. Je me suis installée avec Rita chez des petits vieux dont le fils faisait son service militaire en Lituanie. J'allais souvent à Jelanka chercher de la nourriture. Le samedi, les vieux faisaient chauffer le sauna, mais je n'aimais pas le sauna, et n'y allais jamais. Un jour cependant, ils prirent Rita avec eux : j'étais terrorisée d'avoir vu mon enfant complètement épuisée. Mais les petits vieux riaient en m'affirmant que "c'est ainsi que l'on se fait une santé" !

15) Après avoir passé l'hiver **1945-1946** à Krasnobolotka, nous sommes rentrées chez Margarita à Jelanka. Une lettre de ma mère m'apprit qu'elle était libérée du camp, tout en étant astreinte à résidence dans la région. C'était le printemps (**1946**). Quant à moi, je devais retrouver mes deux sœurs en Sibérie, ma petite sœur Aldona et Rita-Irena. Je suis alors rentrée à Sverdlovsk dans l'appartement de Margarita. Il me fallait refaire le voyage vers la Sibérie, non plus dans les wagons militaires, mais en trouvant les rares trains civils qui circulaient, et sans aucune aide cette fois-ci.

Pour avoir une place dans le wagon, je donnai au contrôleur l'unique robe qui me restait de Lituanie, et rejoignis ma mère dans son camp sibérien. Nous nous installâmes juste derrière la clôture du camp, dans un cabanon qui nous servait de logis. Nous avons acheté une chèvre, arrangé un potager. Le responsable de la nourriture du camp nous donna des graines de carottes, de betteraves et des semences de pommes de terre.

Peu de temps après, nous apprîmes l'endroit où se trouvait mes sœurs : je devais y aller, puisque ma mère n'avait pas le droit de quitter son "domicile". Je commençai par partir à la recherche d'Aldona. De la gare de chemin de fer d'Ouïarsk, il me fallait faire 21 kilomètres à pied pour trouver l'orphelinat (j'avais déjà fait 200 kilomètres en train). La marche à pied à travers la taïga ne me rassurait guère, le silence pesait. Soudain, le chant du coq me sortit de mon angoisse : le village était proche. Je croisai un troupeau de vaches, et le berger m'indiqua l'orphelinat.

Il était six heures du matin. Je frappai et indiquai la cause de ma venue à la femme de service : elle se mit à pleurer de bonheur. La directrice vint en disant sur le ton de la plaisanterie qu'elle ne donnerait aucun enfant de sa "grande famille". On alla chercher Aldona. Quand je l'ai vue parmi d'autres fillettes, j'ai constaté qu'en quelques cinq ans elle n'avait pas changé d'un pouce : ni grandi, ni grossi. Toutes pleuraient d'émotion : en réalité, c'était la première fois qu'une "orpheline" retrouvait un membre de sa famille.

Le calme revenu, la Directrice ordonna d'aller chercher un casse-croûte pour Aldona : il n'était pas bien grand, mais contenait un gros morceau de sucre. Les enfants nous accompagnèrent jusqu'à la forêt. Restée seule, Aldona s'est mise à demander à manger. Je lui donnais de menues portions, car il fallait bien gérer sa famine. Mais c'est elle qui, en marchant, m'expliquait la nature des plantes et des racines comestibles. Lorsque nous arrivâmes à la gare, le casse-croûte était terminé.

Nous réussîmes à attraper un train militaire, il fallut que je marchande avec le machiniste pour qu'il nous libère à l'endroit souhaité. On ne peut plus heureuses, nous retrouvâmes ma mère et ma petite Rita.

16) Quelques jours plus tard, je suis repartie à Taichet pour chercher mon autre sœur Rita-Irena. C'était le soir, quand je réussis à trouver le foyer de l'école de ma sœur. Dans une grande salle, il y avait de nombreux lits, et dans chaque lit dormaient deux petites filles. Par terre couraient les rats.

Ma sœur fut bouleversée de ma venue. Le lendemain, le responsable de l'école m'expliqua qu'Irena venait de finir un stage de formation et avait obtenu une place de "huileuse de roues de wagon" : elle devait donc partir travailler dans une autre ville. Ce fut un calvaire que de frapper d'une porte à l'autre pour obtenir qu'elle puisse me suivre. Je suppliais, j'expliquais, tant et si bien qu'à la fin on trouva un jeune homme qui prit sa place d'ouvrière.

Nous pûmes enfin partir. Toute notre famille se retrouva, sauf mon frère.

17) D'autres soucis ont commencé. Il fallait trouver un moyen de retransporter Aldona et Rita-Irena en Lituanie, afin qu'elles puissent aller à l'école. Moi et ma mère, qui étions des "prisonnières politiques", n'étions pas admises à rentrer en Lituanie. Après quelque temps, nous apprîmes qu'un homme regroupait les enfants lituaniens pour les rapatrier. Les deux fillettes partirent, et nous sommes restées avec l'espoir dans le cœur.

Le bruit d'une amnistie courait dans la région, et ma mère décida de retrouver la tombe de son fils Kazimiras. Elle était certaine de récupérer sa dépouille. Dans le Camp des Hommes où avait été incarcéré Kaziukas, on nous montra un champ de buttes de terre. Sous chaque butte, une personne morte. Ma mère, à genoux devant ces champs, pleura des heures. Elle comprenait que son fils resterait ici pour l'éternité. Elle lui fit ses adieux.

Au milieu de l'été (**1946**) nous avons appris l'amnistie. Il fallait que je revoie Ivan. A l'endroit où était stockées des planches de bois, l'agronome Steyer organisa le rendez-vous. Je m'y suis rendue avec ma petite Rita. Elle avait deux ans, et c'était la première fois qu'elle voyait son père. Ivan lui apporta des blinis, la rencontre fut courte, mais combien agréable...

A la fin de **1946**, après avoir réglé nos papiers à Kansk, nous sommes parties en Lituanie.

J'ai tout oublié du voyage de retour (**début 1947**). Mais deux ans plus tard, en **1948**, Ivan Toropov fut libéré. Il vint nous rejoindre en Lituanie.

Vilnius, Août 2001

Note de Leonidas Toropov et d' Edita Matulevičiūtė, fils et nièce d'Ivan Toropov :

Danutė rentra en Lituanie en 1947, Ivan en 1948. Il vint chercher sa femme et son enfant puis partit habiter en Lituanie à Kaunas.

La mère de Danutė était au départ horrifiée du fait qu'Ivan épouse sa fille, car il était russe, elle lituanienne. Sans lui cependant, aucun membre de la famille Graužinis n'aurait survécu en Sibérie. Ivan, lui-même parfaitement athée, accepta pour pouvoir épouser Danutė, que leurs futurs enfants fussent catholiques. Leur fille Rita fut effectivement baptisée à l'âge de 5 ans.

Ivan monta un atelier de photographie à Kaunas, puis vint s'installer à Vilnius, rue Kestučio, puis rue Treniotos, dans le quartier de Žvėrynas.

Il mourut à Vilnius en 1994, à l'âge de 85 ans.